

Vurm, Petr; Sony Lab'Ou Tansi

**Sony Labou Tansi (1947, Kimwanza, Congo-Kinshasa – 1995, Brazzaville, Congo-Brazzaville)**

In: Vurm, Petr. *Anthologie de la littérature francophone*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 84-100

ISBN 978-80-210-7091-2; ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131334>

Access Date: 22. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## **Sony LABOU TANSI (1947, Kimwanza, Congo-Kinshasa – 1995, Brazzaville, Congo-Brazzaville)**

M. Sony est né le 5 juin 1947 à Kimwanza (République Démocratique du Congo), aîné de 5 frères et d'une sœur. Il y vit dans la culture kikongo jusqu'à ce qu'un oncle le fasse venir au Congo français (Congo-Brazzaville) où il est scolarisé en langue française, avec ce que cela suppose de violence en contexte colonial. Sa passion pour la littérature, développée au collège, s'amplifie lorsqu'il devient professeur de français.

Par le biais de la pédagogie, il s'intéresse à la pratique du théâtre, qui lui vaut d'être considéré comme « frondeur », « subversif » (J.-M. Devésa). Tandis qu'il rédige certains de ses futurs romans, il participe à des concours de théâtre organisés par RFI et il est récompensé pour ses pièces *Je soussigné cardiaque* en 1976 et *La Parenthèse de sang* en 1978. En 1979, il fonde avec Nicolas Bissi et des jeunes du Cercle littéraire la compagnie du *Rocado Zulu Théâtre*, à Brazzaville. Cette même année, *La Vie et demie* paraît, remporte un grand succès et révèle Sony Labou Tansi au public français.

Dans les années 1980, il mène de front ses activités de dramaturge et de romancier. Sans abandonner la direction de sa compagnie, il participe régulièrement au festival de Limoges en tant qu'invité d'honneur, collabore avec des dramaturges français de premier plan et publie de nombreux romans. Il prend ainsi de l'ampleur dans le champ littéraire français dans lequel il devient le représentant majeur de la nouvelle littérature africaine francophone. Comme l'ont relevé certains critiques, cette reconnaissance a pu l'amener à faire le jeu d'une utilisation exotique, par le champ littéraire français, des productions africaines, contraignant l'écrivain à la nécessité de produire une parole performative, voire militante, capable d'interpeller sur la situation de l'Afrique, et l'aliénation aux codes éditoriaux, aux attentes et aux lectures du public.

De 1992 à 1993, lui qui se déclarait un « écrivain engageant » et non un « écrivain engagé » s'investit dans la politique congolaise en devenant député d'un quartier populaire de Brazzaville, Makelekele. Ce n'est pas une rupture avec ses positions antérieures ; à l'inverse, c'est un aboutissement de rapports doubles avec le pouvoir politique, fait de non-engagement, de critiques virulentes, de

vexations et de protection par des amis écrivains haut-placés dans le gouvernement comme Jean-Baptiste Tati Loutard et Henri Lopès. Atteint du sida comme sa femme, il vient se faire soigner avec elle à Paris puis, face à ce qu'ils considèrent comme un échec de la médecine, ils retournent dans le village de Foufoundou suivre un traitement « traditionnel » reposant sur la prière et les plantes « révélées » (J.-M. Devésa). Sony Labou Tansi décède le 14 juin 1995.

« Enfant terrible des lettres congolaises », selon Ariette Chemain, Sony Labou Tansi a été, pendant sa brève carrière – moins d'une vingtaine d'années – un des auteurs d'Afrique sub-saharienne les plus en vue : connu surtout pour ses romans puis ses pièces de théâtre, il a également écrit de la poésie. Plusieurs prix lui ont été décernés : Prix du concours théâtral RFI, Prix spécial du jury de la Francophonie SACD pour *L'État honteux* et le prix de la fondation Ibsen en 1988, Grand Prix littéraire d'Afrique noire ; il est nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. Depuis 2003, un prix Sony Labou Tansi est décerné à un auteur dramatique francophone.

À la suite de son frère et père d'élection, Tchicaya U Tam'si, il contribue amplement à l'émergence et à l'évolution d'une littérature congolaise de langue française par la recherche de syncrétismes littéraires et culturels, l'exploitation d'une veine satirique et une écriture prenant à bras-le-corps la langue. C'est ainsi qu'on reconnaît principalement à Sony Labou Tansi l'invention d'une tropicalisation du roman et d'un réalisme magique africain. Malgré les corrections apportées par son relecteur Sylvain Bemba et par les éditeurs, les écrits de Sony Labou Tansi chahutent le lecteur. Plus encore que le poète d'*Epitomé*, Labou Tansi bouscule les règles linguistiques pour mieux laisser libre court à une éruption de la parole, à un cri viscéral par lesquels il « dégueule » le malaise d'un pays, d'un continent, mais aussi celui de l'homme. Sa critique, farcesque, vise le néocolonialisme et les régimes totalitaires des post-indépendances mais aussi, plus globalement, du monde moderne qu'il déclare être « un scandale et une honte » (Avertissement à *L'État honteux*).

Son dégoût de la marche du monde, sa déception à l'encontre du comportement des hommes, à l'origine de ses cris littéraires, répétés plusieurs fois dans sa correspondance, sont à proportion de son amour pour l'humain. Tout se fonde là : une déchirure à vif entre son aspiration et sa désillusion. Toutefois, au *lamento* funèbre, il préfère la démesure, manifeste à la fois dans la satire par le grotesque et le carnavalesque comme parade à la sinistrose, à la victimisation ainsi que comme appel à une « vie et demie » ; elle contribue de plus à une vision prophétique d'un monde à sortir de sa dégradation apocalyptique : « Je beugle ma folie

dans la folie des autres, parce qu'il faut des hommes pour sauver l'avenir » (*Antoine m'a vendu son destin*). S'il confère à l'écriture l'ambition, par le cri, d'« inspirer des appréhensions [...] inspirer des peurs » et de nommer, il réfute le caractère exceptionnel de sa position : « Il ne faut pas chercher des prophètes, il faut se faire prophète : c'est plus simple. Tout le monde peut arriver à être prophète » (*Sony Labou Tansi à Lomé*) de la même manière qu'il relativise l'originalité de son œuvre, par exemple lorsqu'il explique que nombre de ses trouvailles viennent d'autres personnes qu'il a entendues.

S. Labou Tansi situe sa parole dans les discours collectifs selon une démarche de réappropriation et de désaliénation. Son exploitation de la chair des mots par le biais de néologismes, du jeu sur des expressions figées, de variations diatopiques du français et de l'intégration de propos entendus vise à se réapproprier la langue française apprise sur le mode de la domination coloniale pour l'adapter à son être et au Congo, pour en faire une langue de la « forêt vierge » ; cette démarche, l'écrivain la résume parfaitement : « Il est déjà emmerdant pour un Africain de lire un livre, parce que forcément c'est une forme de mort. Il est plus emmerdant de le lire en français et il l'est davantage de l'écrire dans cette langue, à moins de passer le hic en faisant éclater cette langue frigide qu'est le français, c'est-à-dire en essayant de lui prêter la luxuriance et le pétilllement de notre tempérament tropical, les respirations haletantes de nos langues et la chaleur folle de notre moi vital, vitré. Le français, je peux me tromper, me paraît être une langue de raison contrairement à la langue de ma mère qui est une langue de respiration [...]. » (cité par Georges Ngal, « Les Tropicalités de Sony Labou Tansi », *Silex*, n° 23, 4e trimestre 1982, p. 134).

Empreints de théâtralité, ses romans sont des lieux d'affrontement et d'entente, de disjonction et de conjonction des discours. Comme ses pièces de théâtre et, dans une autre mesure, sa poésie, ils servent un exercice fortement polémique et politique de la parole dans sa confrontation à l'absurde, au non-sens. Tout en s'enracinant dans la culture kongo, Labou Tansi se réclame d'abord d'une humanité, c'est-à-dire, sur un premier plan, celle qu'il veut sauver de la faillite du sens et des valeurs. De la sorte, il confère à la parole une fonction plus vitale et plus magique que celle de la polémique : il importe de « trouver, comme font les chercheurs d'or. Trouver la part humaine qui dort au fond des mots ? » (*L'Autre Monde*, p. 49). Sur un second plan, cette humanité est celle avec laquelle il cherche à communiquer dans une transgression des frontières culturelles. Écrivain éclectique, il se joue d'une pluralité de genres et d'apports, qu'ils soient d'origine

kongo (traces de contes et de mythes), européenne (roman, théâtre, intertexte biblique, veine rabelaisienne) ou encore qu'ils regardent du côté de l'Amérique du Sud (consonance ou influence avec le réalisme merveilleux sud-américain et celui de Garcia Marquez en particulier). Au lieu d'un éclectisme nihiliste postmoderne, cette transculturalité, remarquablement réussie, affirme, à partir de l'hybridation de plusieurs modes du dire, la mise en texte d'une discussion en vue d'un dépassement des violences historiques par la nomination et d'une promotion des différences.

## ***La vie et demie* (1979)**

à Sylvain Mbemba parce que, tout au long de cette fable je ne cesse de me dire : « Qu'est-ce qu'il va en penser le vieux ? »

à Henri Lopes aussi puisque en fin de compte je n'ai écrit que son livre.

### **Avertissement**

*La Vie et Demie* ; ça s'appelle écrire par étourderie. Oui. Moi qui vous parle de l'absurdité de l'absurde, moi qui inaugure l'absurdité du désespoir – d'où voulez-vous que je parle sinon du dehors ? A une époque où l'homme est plus que jamais résolu à tuer la vie, comment voulez-vous que je parle sinon en chair-mots-de-passe ? J'ose renvoyer le monde entier à l'espoir, et comme l'espoir peut provoquer des sautes de viande, j'ai cruellement choisi de paraître comme une seconde version de l'humain — pas la dernière bien entendu — pas la meilleure — simplement la différente. Des amis m'ont dit : « Je ne saurai jamais pourquoi j'écris. » Moi par contre je sais : j'écris pour qu'il fasse peur en moi. Et, comme dit Ionesco, je n'enseigne pas, j'invente. J'invente un poste de peur en ce vaste monde qui fout le camp. A ceux qui cherchent un auteur engagé je propose un homme engageant. Que les autres, qui ne seraient jamais mes autres, me prennent pour un simple menteur. Évidemment l'artiste ne pose que l'une d'une infinité des ouvertures de son œuvre. Et à l'intention des amateurs de la couleur locale qui m'accuseraient d'être cruellement tropical et d'ajouter de l'eau au moulin déjà inondé des racistes, je tiens à préciser que *la Vie et Demie* fait ces taches que la vie seulement fait. Ce livre se passe entièrement en moi. Au fond, la Terre n'est plus ronde. Elle ne le sera jamais plus. *La Vie et Demie* devient cette *fable* qui voit demain avec des yeux d'aujourd'hui. Qu'aucun aujourd'hui politique ou humain ne vienne s'y mêler. Cela prêterait à confusion ; le jour où me sera don-

née l'occasion de parler d'un quelconque aujourd'hui, je ne passerai pas par mille chemins, en tout cas pas par un chemin aussi tortueux que la fable.

C'était l'année où Chaïdana avait eu quinze ans. Mais le temps. Le temps est par terre. Le ciel, la terre, les choses, tout. Complètement par terre. C'était au temps où la terre était encore ronde, où la mer était la mer — où la forêt... Non ! la forêt ne compte pas, maintenant que le ciment armé habite les cervelles. La ville... mais laissez la ville tranquille.

Voici l'homme, dit le lieutenant qui les avait conduits jusqu'à la Chambre Verte du Guide Providentiel.

Il avait salué et allait se retirer. Le Guide Providentiel lui ordonna d'attendre un instant. Le soldat s'immobilisa comme un poteau de viande kaki. La Chambre Verte n'était qu'une sorte de poche de la spacieuse salle des repas. S'approchant des neuf loques humaines que le lieutenant avait poussées devant lui en criant son amer « voici l'homme », le Guide Providentiel eut un sourire très simple avant de venir enfoncer le couteau de table qui lui servait à déchirer un gros morceau de la viande vendue aux Quatre Saisons, le plus grand magasin de la capitale, d'ailleurs réservé au gouvernement. La loque-père sourcillait tandis que le fer disparaissait lentement dans sa gorge. Le Guide Providentiel retira le couteau et s'en retourna à sa viande des Quatre Saisons qu'il coupa et mangea avec le même couteau ensanglanté. Le sang coulait à flots silencieux de la gorge de la loque-père. Les quatre loques-filles les trois loques-fils et la loque-mère n'eurent aucun geste, parce qu'on les avait liés comme de la paille, mais aussi et surtout parce que la douleur avait tué leurs nerfs. Le visage de la loque-mère s'était rempli d'éclairs ténébreux comme celui d'un mort dont on n'a pas fermé les yeux, deux larmes ensanglantées nageaient dans les prunelles. Le repas du Guide Providentiel qu'on avait trouvé à son début prenait habituellement quatre heures. Il touchait à sa fin. Le sang coulait toujours. La loque-père restait debout, souche de plomb, sourcillant, il respirait comme un homme qui vient de faire l'acte ; le Guide Providentiel se leva, rota bruyamment, on le fait souvent au village après un délicieux repas, il donna l'ordre au général Payadizo de faire apporter le dessert, vint devant la loque-père, les dents serrées comme des pinces, et lui cracha au visage.

Qu'est-ce que tu attends ? dit-il sans desserrer les dents.

La loque-père ne répondit pas, le Guide Providentiel lui ouvrit le ventre du plexus à l'aine comme on ouvre une chemise à fermeture Éclair, les tripes pen-

daient, saignées à blanc, toute la vie de la loque-père était venue se cacher dans les yeux, jetant le visage dans une telle crue d'électricité que les paupières semblaient soumises à une silencieuse incandescence, ta loque-père respirait comme l'homme qui vient de finir Pacte d'amour, le Guide Providentiel enfonça le couteau de table dans l'un puis dans l'autre œil, il en sortit une gelée noirâtre qui coula sur les joues et dont les deux larmes se rejoignirent dans la plaie de la gorge, la loque-père continuait à respirer comme l'homme qui vient de finir l'acte.

Maintenant qu'est-ce que tu attends ? tonna le Guide Providentiel exaspéré.

Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père, toujours debout comme un i, sourcillant dans le vomi des yeux, les lèvres terribles, le front aussi.

Alors le Guide Providentiel s'empara du revolver du lieutenant, l'arma et en porta le canon à l'oreille gauche de la loque-père, les balles sortirent toutes par l'oreille droite avant d'aller se fracasser contre le mur.

Je ne veux pas mourir cette mort, dit la loque-père.

La colère du Guide Providentiel monta, qui gonfla sa gorge et dilata son menton en manche de houe, son long cou s'allongea davantage, il exécuta un pénible va-et-vient, mangea son dessert, une salade de fruits, puis revint vers l'homme.

Alors, quelle mort veux-tu mourir, Martial ?

Il prit cet air misérable de supplication. Martial ne parla pas. Le Guide Providentiel fit chercher son propre PM où pendait un petit paquet fleuri de peau de tigre et de trois plumes de colibri. Il planta le canon de l'arme au milieu du front de la loque-père.

Celle-ci, Martial ?

Il tira un chargeur, en répétant nerveusement « celle-ci ? ». Il tira un deuxième chargeur à l'endroit exact où il devinait le cœur de la loque-père, toutes les balles firent leur chemin jusqu'au mur, la bouche de la loque-père s'ouvrit lentement et la phrase sortit en une voix calme et limpide. Le Guide Providentiel quitta son air de supplication et ragea longuement, il se fit apporter son grand sabre aux reflets d'or et se mit à abattre la loque-père en jurant furieusement sur ses trois cent soixante-deux ancêtres, rappelant par sa hardiesse et sa fougue les jours lointains où ces mêmes ancêtres abattaient la forêt pour construire la toute première version d'un village qui devait devenir Yourma, la capitale ; il enfonçait des bouts de phrases obscènes au fond de chaque geste. La loque-père fut bientôt coupée en deux à la hauteur du nombril, les tripes tombèrent avec le bas du corps, le haut du corps restait là, flottant dans l'air amer, avec la bouche saccagée qui répétait la phrase. Puis le Guide Providentiel se

calma et retomba dans son air de supplication, épongeant la sueur qui mettait son visage en nage, il poussa des pieds le bas du corps, se fit apporter une chaise de salle à manger, la fit mettre devant le haut du corps, y prit place, fuma un cigare complet avant de se relever.

Enfin, Martial, sois raisonnable.

Il se mordait fortement la lèvre inférieure, une violente rage lui gonflait la poitrine, faisant tournoyer ses petits yeux semés au hasard du visage. L'instant d'après, il parut plus calme, tourna longuement autour du haut du corps suspendu dans le vide, considéra avec un début de compassion cette boue de sang noire qui en goudronnait la base.

Sois raisonnable, Martial, et dis-moi quelle mort tu veux mourir ?

Aucune voix ne sortit de la loque-père ; le Guide Providentiel pensa à une de ces gammes de poisons dont il se servait quand il avait eu pitié d'une loque et qu'il avait décidé de lui accorder la grâce d'une mort en vitesse.

C'est parfait, dit-il. Tu as gagné, Martial : tu l'auras.

Il alla lui-même chercher la dose, la versa dans le verre qui lui avait servi à boire les vins vendus aux Quatre Saisons, il y ajouta du champagne jusqu'au bord.

Une mort au champagne, maugréait le Guide Providentiel. Pour un chiffon d'homme qui a blessé la République d'une vingtaine de guerres civiles, la mort au champagne devient un hommage. Je te la donne à contrecœur, Martial.

Il versa le contenu du verre dans la bouche ouverte de la loque-père, le liquide traversa la gorge, sortit par le trou du couteau, coula le long du torse nu, vint se mêler aux torchons de viande déchiquetée avant de s'égoutter comme un faux sang sur le sol carrelé. Le Guide Providentiel attendit, il y eut un long silence, puis la voix sortit, moitié par la bouche, moitié par la blessure du couteau. Le Guide Providentiel se fâcha pour de bon, avec son sabre aux reflets d'or il se mit à tailler à coups aveugles le haut du corps de la loque-père, il démantela le thorax, puis les épaules, le cou, la tête ; bientôt il ne restait plus qu'une folle touffe de cheveux flottant dans le vide amer, les morceaux taillés formaient au sol une sorte de termitière, le Guide Providentiel les dispersa à grands coups de pied désordonnés avant d'arracher la touffe de cheveux de son invisible suspension ; il tira de toutes ses forces, d'une main d'abord, puis des deux, la touffe céda et, emporté par son propre élan, le Guide Providentiel se renversa sur le dos, se cogna la nuque contre les carreaux, il en serait mort sur le coup, mais ce n'était pas un homme fragile, il constata que ses mains étaient devenues noires, d'un noir d'encre de Chine ; plus tard, le Guide Providentiel passa des journées

à vouloir laver ce noir de Martial à tous les savons et à tous les dissolvants du monde, le noir ne disparut pas.

Vous allez me bouffer ça, dit le Guide Providentiel aux autres loques. Je n'y ai pas enfoncé ma sueur pour rien.

Il ordonna qu'on vînt prendre la termitière et qu'on en fît moitié du pâté et moitié une daube bien cuisinée pour le repas du lendemain midi.

Il y a huit ventres, précisa le Guide Providentiel à son cuisinier personnel.

Il jeta un coup d'œil triomphal au lieutenant. Le lieutenant se mit comme un i, prêt à recevoir les ordres.

Remmène ces chiffons. Qu'ils viennent manger demain.

Le lieutenant poussa les huit loques devant lui, le cuisinier qui avait fini de déplacer la termitière enlevait ses gants pour laver la place.

Chaïdana se rappelait ces scènes-là tous les soirs, comme si elle les recommandait, comme si, dans la mer du temps, elle revenait à ce port où tant de cœurs étaient amarrés à tant de noms — elle était devenue cette loque humaine habitante de deux mondes : celui des morts et celui des « pas-tout-à-fait-vivants », comme elle disait elle-même.

Le lendemain, le lieutenant les ramena pour le repas de midi : c'était une table ronde. Cette part des événements, Chaïdana la revivait tous les midis, ce qui lui donnait l'amère impression de passer deux fois sur certaines séquences de son existence. On avait mis huit couverts en argent et un en or. On avait placé Chaïdana et Providentiel, sa mère et ses trois frères directement en face. La cuvette de pâté présidait au milieu des champagnes, à côté d'une autre cuvette d'une daube bien assaisonnée et parfumée. Devant le couvert en or fumait l'éternelle viande vendue aux Quatre Saisons, entre quatre mâts de champagne Providencia, la seule marque qui entrait dans le ventre du Guide Providentiel, et qui portait la mention « Cuvée de Son Excellence Matéla-Péné Loanga ».

Le Guide Providentiel commençait toujours ses repas par deux doses d'un alcool local fabriqué à l'intention des guides.

Je suis carnassier, dit-il en tirant le plat de viande vers lui.

Le Guide Providentiel avait toujours son garde du corps à sa gauche, sans doute voulait-il observer la rigueur de la superstition selon laquelle la mort des grands vient toujours de la gauche.

Vous avez ce soir et maintenant pour terminer vos deux plats.

Chaïdana se rappela comme ils avaient commencé par le pâté plus facile à avaler que la daube pleine de cheveux et dont les morceaux résistaient aux dents et

à la langue, d'une résistance plus offensante. Le Guide Providentiel parla de sa vie, des vins, des femmes, du football, des Espagnols qui incitaient les voisins à d'outrageantes provocations, des Français qui se battaient pour le permis de prospection en mer : « Ils me font de vraies prières, ces gens, ils sont contraints de m'aimer, et c'est presque vrai qu'ils m'aiment. »

N'en jetez rien, s'il vous plaît.

Jules, l'aîné, ne mangeait pas. Le Guide Providentiel s'était levé, lui avait caressé le menton puis le front, il lui avait même souri gentiment.

Alors, mon ange, tu le manges ton pâté ?

Je n'ai pas faim.

Mange quand même.

Non.

Le Guide Providentiel lui avait simplement planté son couteau de table dans la gorge. Pendant qu'ils mangeaient, le cadavre de Jules se vidait de son sang. Chaïdana se souvint qu'ensuite le sang avait mouillé ses pieds nus — elle s'en rappelait la tiédeur. Le soir, ils eurent mangé le pâté et la daube : le Guide Providentiel leur adressa les félicitations les plus cordiales avant de déclarer qu'il restait le pâté de l'autre, à la fin duquel leur serait rendue la liberté. Le lendemain, à midi, ce furent la loque-mère, Nelanda, Nala, Zarta, Assam et Ystéria qui refusèrent de manger. Le Guide Providentiel planta six fois son couteau de table, Chaïdana et Tristansia mangèrent de la daube pendant sept jours. Le soir du septième jour de viande, elles remplirent la salle d'un tapis de vomis d'un noir d'encre de Chine où le Guide Providentiel glissa et tomba, il salit le côté gauche de son visage d'une tache indélébile, semblable à celle qu'il avait sur les mains, tache qu'il allait garder jusqu'au jour des obsèques nationales prévues par la Constitution, tache que les gens eurent bien raison d'appeler « noir de Martial ».

Quand il voulut rejoindre son lit après ses quatre heures habituelles de table, le Guide Providentiel y trouva le haut du corps de la loque-père qui avait horriblement sali les draps « excellentiels » au noir de Martial. Le guide entra dans une rage infernale, il tira huit chargeurs avec son PM sur le haut du corps, il fit un grand trou au milieu du lit, à l'endroit où il avait vu le haut du corps, il marcha longuement dans toute la pièce, beuglant, jurant, insultant, menaçant. Essoufflé il s'assit sur la table de chevet et retrouva son vieil air de supplication.

Enfin, Martial ! Combien de fois veux-tu que je te tue ?

On avait changé le lit « excellentiel » seize fois en l'espace d'un mois, temps pendant lequel le Guide Providentiel n'avait pas fermé l'oeil une seule nuit, le

haut du corps de Martial venait toujours à côté de lui, noircissant les draps qu'on devait maintenant brûler et changer tous les jours, il demanda qu'on lui affectât les quarante plus courageux et plus charnus gorilles de l'armée — c'était pour la plupart des hommes grands comme deux, forts comme quatre et velus comme des ours. Le guide dormait entre quatre d'entre eux collés à sa peau, tandis que le reste du contingent s'ajoutait à une cinquantaine de soldats ordinaires qui remplissaient les veillées de Son Excellence du bruit ferré de leurs sinistres souliers ; et quand les reins du Guide avaient posé leur problème, on remplaçait les peaux-collants directs par des êtres du sexe d'en face, les gardes assistaient alors aux vertigineuses élucubrations charnelles du Guide Providentiel exécutant sans cesse leur éternel va-et-vient en fond sonore aux clapotements fougueux des chairs dilatées. Le haut du corps de Martial venait toujours couper les appétits et le sommeil du Guide Providentiel jusqu'à ce jour où, Kassar Pueblo, le cartomancien préféré du Guide Providentiel, établit cette chose :

Son Excellence doit partager son lit avec la fille de Martial pour chasser l'image du revenant. Mais Son Excellence doit absolument éviter de faire la chose-là avec la fille de Martial.

Pendant trois ans le Guide Providentiel partagea ses nuits avec la fille de Martial sans faire la chose-là avec elle, ni avec aucune autre femme. C'était l'époque où il parlait à tout le monde de ses trois ans d'eau la vessie. Le haut du corps de Martial n'entrait plus dans la chambre excellentielle d'où Chaïdana ne sortait plus selon les recommandations du cartomancien Kassar Pueblo. Elle mangeait et faisait ses besoins dans le lit excellentiel qui avait reçu des aménagements appropriés. Pour ne pas couper Chaïdana de l'extérieur et de la nature, la chambre elle-même avait été transformée en mini-dehors, avec trois jardins, deux ruisseaux, une mini-forêt où vivaient des multitudes d'oiseaux, de papillons, de boas, de salamandres, de mouches, avec deux marigots artificiels, un pas très loin du lit et un entre les deux ruisseaux où des crabes de toutes les dimensions nageaient ; les gendarmes jacassaient aux douze palmiers mais Chaïdana aimait surtout la mare aux crocodiles, ainsi que le petit parc aux tortues, là où les pierres avaient des allures humaines. C'était aussi l'époque où le Guide Providentiel s'adonnait à de grands concours de bouffe, époque à laquelle dans cette discipline, il avait vaincu le célèbre Kanawamara qui disait venir d'où venait le soleil, Kopa dit la Marmite, Joanchio Netr, Samou le Terrible, Ansotoura le fils des Buffles, Gramanata dit la Panse, Sashikatana et bien d'autres.

Le soir de la fête de l'Indépendance, le Guide Providentiel voulut enfreindre la loi des cartes de Kassar Pueblo en essayant de faire la chose-là avec la fille de Martial. Chaïdana dormait profondément à cause du petit comprimé qu'elle prenait tous les soirs avant de se coucher pour calmer la douleur qui trottait dans son corps. « ... ils m'ont mis là-dedans un corps et demi, répétait-elle au médecin personnel du Guide Providentiel qui fauchait quelques instants au programme officiel et pénétrait dans la chambre excellentielle avec la complicité de l'un ou de l'autre garde. Vous ne pouvez pas deviner, docteur, vous ne pouvez pas savoir comme ça vibre une chair et demie. »

Le docteur savait seulement qu'elle avait un corps farouche, avec des formes affolantes, un corps d'une envergure écrasante, électrique, et qui mettait tous les sens en branle, et il lui disait toujours, à ce corps plus qu'à celle à qui il appartenait : « Écrasante beauté !... Impérative beauté !... »

Il la comparait à une fleur au milieu des flammes, mais qui ne brûlait pas, mais qui ne brûlerait pas. Chaïdana aimait bien les témérités de cet homme qu'elle disait être trois mondes en retard derrière elle, elle aimait sa façon de parler du corps, du cœur, du sang. Il n'était pas beau, mais pas laid non plus.

Le Guide Providentiel lui-même prônait la beauté infernale de Chaïdana, mais il avait des raisons de ne pas offenser les cartes de Kassar Pueblo, sauf en cette nuit de la fête de l'Indépendance, où la tentation lui gonflait les narines et le pantalon et prenait déjà le poids de son propre corps.

Il toucha les seins sous la chemise car Chaïdana dormait toujours habillée d'un pantalon et d'une chemise de toile — selon les ordres du guide —, elle mettait la chemise sous un gilet en peau de panthère qu'un tailleur de Yourma lui avait confectionné. C'était un jeune sein frais et ferme qui répondit à la main du Guide Providentiel : Le corps, c'est la seule chose au monde qui n'ait pas de fond, murmura le Guide Providentiel.

La fraîcheur du sein lui monta jusqu'au cœur. Il répéta que le corps n'aurait jamais de fond au moment où il toucha le nombril ; le Guide Providentiel allait consommer son viol quand il vit le haut du corps de Martial : les yeux avaient poussé, mais la blessure au front, ainsi que celle de la gorge restaient béantes. Le Guide Providentiel se précipita à son PM et balaya la chambre d'une infernale rafale qui tua tous les gardes qu'il disposait comme de vieux objets de musée le long du mur d'en face et le long de celui des deux ruisseaux qui séparait l'aire du lit du dehors artificiel aménagé dans la chambre excellentielle. Quand le lieutenant accourut avec une dizaine et demie de gens, dispos et armés jusqu'aux dents,

le Guide Providentiel lui expliqua jusqu'aux plus petits détails comment Martial était apparu avec un PM et avait fait feu sur les gardes. Le lieutenant avala le mensonge et aucun des gardes qui n'étaient pas encore morts ne pouvait prendre le risque d'une version contraire à celle du Guide Providentiel. Tous affirmèrent avoir vu Martial et son PM. Chaïdana dormait toujours. Son beau corps flottait dans le rythme d'une délicieuse respiration, avec la poitrine qui partait puis retombait, le visage plongé dans la demi-pénombre des veilleuses. Elle était déjà la plus belle fille du pays. C'est peut-être pour cela que le médecin personnel du Guide Providentiel lui répétait souvent : « Le corps est un autel, le corps est le plus beau des pays. Faut pas lui refuser sa part de folie. — Le mien est une vilaine somme, répondait Chaidana. »

Quand le lieutenant s'était retiré après avoir fait débarrasser la pièce des cadavres des gardes et laver les carreaux, le Guide Providentiel réveilla Chaïdana en lui tirant les oreilles comme on les tire à un enfant réfractaire. Au réveil, elle avait toujours cet air étourdi d'un ange et criait toujours le nom de sa mère : Abaïtchianko !

Ton père était là, dit le Guide Providentiel, la voix estompée par la rage. S'il revient, je te mettrai en morceaux.

Il but une bouteille de champagne, fuma sa pipe, puis s'étendit sur le lit, les yeux cloués au plafond. Le lendemain matin, le cartomancien Kassar Pueblo vint le voir tout furieux.

Martial est venu se plaindre. C'est une honte : tu as essayé.

J'ai eu envie, expliqua le Guide Providentiel. J'en ai marre de frotter tout seul. Je me blesse la queue.

Si tu la violes, Martial se vengera.

Kassar Pueblo consulta longuement ses cartes. Le Guide Providentiel avalait chacun de ses gestes.

— Maintenant que tu as essayé, tu dois dormir sur une natte baignée dans le sang de quatorze poules et de deux coqs ; tu étendras sous la natte trois jeunes rameaux qui ont vu se coucher le soleil et tu brûleras trois fleurs de mandarinier une fois tous les six jours.

Le temps passa. Le Guide Providentiel essaya une fois encore et une fois encore Martial alla se plaindre chez Kassar Pueblo. Une fois encore Kassar Pueblo vint dans la chambre excellentielle le front fermé.

Ta mort est proche et ta viande sera peut-être mangée par les chiens.

Donne-moi tes cartes, dit le Guide Providentiel.

Les infidèles ne touchent pas ces objets-là, dit Kassar Pueblo.

Le Guide Providentiel lui sauta à la gorge, il serra tellement fort que les os se brisèrent, les yeux de Kassar Pueblo sortirent entièrement des orbites et pleuraient rouge. Longtemps après la mort de Kassar Pueblo le Guide Providentiel continua à dormir sur la natte et à brûler les fleurs de mandarinier. Ce soir-là, sans trop savoir pourquoi, le Guide Providentiel se rappelait sa vieille aventure, il y avait vingt ans : on devait l'arrêter pour vol de bétail, il alla chercher son propre certificat de décès qui le tuait dans un incendie, l'apporta lui-même aux services de la police régionale, prit une nouvelle carte d'identité qui lui donna le nom d'Obramoussando Mbi. Quelques instants après, il lisait à haute voix le nom écrit sur le certificat de décès, Cypriano Ramoussa, le voleur de bétail dont il passait maintenant pour le père. Cette petite jonglerie lui avait coûté en tout et pour tout huit mille coriani de l'époque, un coriana valant alors la sensible somme de cinquante francs d'aujourd'hui. L'ancien mort avait quitté sa région pour une région lointaine du Nord, puis il avait intégré les Forces armées de la démocratie nationale et, grâce à ses dix-huit qualités d'ancien voleur de bétail, s'était fait un chemin louable dans la vie. L'apparition répétée de Martial n'avait rien de commun avec son propre jeu d'identité. Le nouveau cartomancien du Guide Providentiel était moins fort que Kassar Pueblo. Il voyait seulement que les jours se vidaient sur l'arbre de l'existence du guide, mais il n'osa pas lui en parler à cause des conditions de la mort de Kassar Pueblo que personne n'ignorait. Il craignait Martial aussi bien que le guide lui-même.

C'était le jour où le Guide Providentiel avait un grand meeting, place de l'Égalité-entre-l'Homme-et-la-Femme. Comme toujours, il demanda au cartomancien de lui prédire l'avenir pour les heures qui venaient. Le cartomancien vit une sorte de mousse bleuâtre au milieu du roi de trèfle, une poupée flottait dans la mousse. L'explication était tragique, mais n'ayant aucune envie de mourir, le cartomancien se tut. Le guide alla au meeting avec l'assurance que tout allait bien marcher. Le médecin personnel du guide profita de son absence pour pénétrer dans la chambre excellente où Chaïdana dormait encore. Il la réveilla et lui annonça qu'il fallait à tout prix partir de Yourma.

Partout c'est le monde, dit Chaïdana.

Mon monde c'est vous, dit le docteur.

Vous avez choisi un mauvais monde. Je ne partirai pas d'ici que je ne l'aie tué au moins vingt fois. Il faut qu'il rampe devant ma pitié, que je marche sur son ventre.

Vous voulez peut-être que je vous enlève ? Non ! Pas de héros dans ce pays. Ici c'est la terre des lâches. Vous ne pouvez pas vous risquer à sortir des normes. Vous avez de la chance : vous êtes infernalement belle, il faut rendre au corps sa part de culte. Vous avez un corps, comment dire ça ? Farouche, formel.

Chaïdana avait souri avec la technicité d'une adolescente à qui l'on montre son odeur et ses formes.

Vous avez des dents à mordre aux endroits les mieux charnus de l'existence.  
Elle devint triste.

Comment vous dire, docteur ? On n'est pas du même monde. On n'a pas le même coefficient charnel. Moi, là-dedans, c'est une fois et demie.

Le docteur lui tendit un petit sac de cuir bleu qu'elle prit d'une main inconsciente.

Vous avez vos papiers là-dedans. Vous vous appelez maintenant Chanka Ramidana.

C'est une belle appellation, mais je reste.

A ce moment, Martial leur apparut comme avant son arrestation, en soutane kaki de pasteur du prophète Mouzediba. Chaïdana tremblait comme une feuille, sans pouvoir dire si c'était de peur ou de joie ; ses urines cédèrent. Le docteur, lui, avait peur, mais il fit de gros efforts pour n'en rien laisser paraître. Ils attendirent qu'il parlât malgré la tradition qui, en pareilles circonstances, ordonnait aux vivants d'user de la parole avant les morts afin de ne pas la perdre pour toujours. Martial ne parla pas. Il désigna la blessure qu'il avait à la gorge et qui saignait sous un tampon de gaze, il s'approcha de sa fille, lui prit les mains, fit rencontrer son front au sien trois fois, un grand sourire montrait ses grosses dents d'un blanc de fauve, il chercha l'éternel stylo à bille qu'il portait encore – dans ses cheveux touffus et écrivit dans la main gauche de Chaïdana : « Il faut partir. »

Plus tard, quand elle voulut faire disparaître les mots, Chaïdana eut beau se frotter la paume à sang, les mots restèrent. C'était en fait écrit du même noir ; de Martial qu'on lisait sur le côté gauche du visage du Guide Providentiel. Le sourire secoua encore une fois le visage déjà ridé du vieux tigre des forêts, un de ces sourires qui vous fendent le cœur.

A sa disparition, Chaïdana se cramponna au ventre : du docteur qui faillit en tomber de bonheur.

Les morts auront toujours raison, dit le docteur.

Il n'a pas parlé. Sans doute à cause de la blessure.

Les morts auront toujours raison, répéta le docteur.

Lui avait refusé. Je commence à croire qu'il avait refusé sa mort. Mais je ne partirai pas avant.

Ils sortirent du palais excellentiel sans qu'aucun des gardes leur posât la moindre question ni même vérifiât leurs papiers. A la grande barrière, ils ne montrèrent pas l'autorisation de sortie qu'ils avaient prise sans mal à une des barrières internes sur simple présentation de la carte de fidélité. Les rues étaient celles de Yourma trois ans auparavant ; quand on lança des tracts de Martial avec la mention « traître à la patrie et assassin de la cause populaire » trois ans auparavant quand cette mention était tombée comme un couperet sur la tête de tous les parents proches ou lointains, amis et voisins de Martial. Les premières séries d'assassins de la cause du peuple furent fusillées à la mairie. Le compteur enregistreur des fusillés marquait entre quatre et cinq cents par jour les deux premiers mois qui suivirent l'arrestation de Martial. Ceux des grands qui avaient des ennemis personnels les ajoutaient simplement sur les listes des à-fusiller, Ceux qui avaient des amis sur les listes faisaient disparaître leurs noms et leur trouvaient des remplaçants dans la masse des à-surveiller. Le Guide Providentiel signa un décret qui lui réservait la mort de Martial, privilège de ses mains providentielles. Il avait voulu qu'y assistassent tous ceux qui avaient le sang maudit de Martial dans les veines ainsi que toutes les femmes qui l'avaient vu nu. La liste de ces dernières s'était arrêtée à la seule mère des enfants de Martial, les autres suspects ayant pu se tirer d'affaire contre une ou deux nuits dans les jambes des enquêteurs. La pratique devait d'ailleurs tourner au tragique puisque tous ceux qui voulaient coucher avec une jolie femme n'avaient qu'à menacer de la faire passer pour la maîtresse de Martial. Beaucoup d'enfants de père inconnu naquirent de cette nouvelle technique de séduction sans peine dont la propagation atteignit des régions où Martial lui-même n'avait jamais mis le pied, pour la simple raison qu'elles étaient à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres de Yourma-la-Neuve, ville natale du rebelle et de la rébellion.

Ils arrivèrent chez le docteur dont la villa était gardée par cinquante gorilles aux yeux perdus dans les poils.

C'est pas prudent qu'on nous voie ensemble partout, dit le docteur. Vous connaissez bien Yourma ?

Assez bien.

Il lui tendit une grosse liasse de billets de banque enroulée dans un chèque. Chaïdana hésita mais le docteur sut la convaincre rapidement.

Nous sommes dans la ville à problèmes. Ici, le seul chemin, ce sont ces chiffons-là. Ça vous sauve de tout. Vous connaissez l'hôtel *La Vie et Demie* ?

— Oui.

Allez m'attendre là-bas. Demandez la clé de la chambre 38. Ils ont mes instructions. Ne vous inquiétez pas si je tarde un peu : je suis un client spécial. J'ai loué la chambre pour trois ans. Ils ont confiance. La dernière fois, j'ai payé pour huit ans. Bonne chance. Moi je vais prendre une nouvelle identité. C'est le pays, ma chère. Et le pays nous demande d'être forts dans l'acte de fermer les yeux.

Il la conduisit jusqu'à son taxi. C'était l'heure où le soleil a des lames de plomb, où les mouches déchirent l'air du bruit aigu de leur vol, le chien n'aboie plus, les bidonvilles semblent dormir d'un sommeil de feu et de feuilles, l'heure à laquelle le proverbe dit qu'il n'est pas doux de mourir. Le docteur marcha devant elle qui pensait à cette époque où ils avaient donné le surnom de Bébé-Hollandais au trop mou M. Delkamayata, leur professeur de philosophie, au lycée de la Révélation. Pauvre M. Delkamayata ! Les élèves de la terminale A 12 l'appelaient la Vache-qui-rit — une véritable contradiction, car l'homme ne riait jamais. Elle pensa un instant à Ndolo-Mbaki Bambara, un enfant qui se disait le petit frère de la Vache-qui-rit, mais qui, en réalité, n'avait rien d'un petit frère de Bébé-Hollandais-la-Vache-qui-rit : il apportait tous les jours une gourde de quelque forte boisson locale, parfois de ces alcools sophistiqués, il en distribuait à toute la rangée du fond, toujours au cours de Bébé, à la fin de l'heure, tout le fond était saoul, et le cours de Bébé-Hollandais n'atterrissait que sur des vapeurs de *kachetanikoma*, ou de *koutou-mechang*. Mais ce n'était pas grave, puisque les fonds des classes étaient réservés aux enfants des pontes, qui avaient les diplômes sur un coup de fil au Service national des examens. Elle se rappela cette année où Bébé-Hollandais avait donné un zéro à l'enfant du maire de Yourma ; l'affaire s'était gâtée et Bébé avait été envoyé avec sa philosophie dans la forêt du Darmellia comme professeur de français au collège, dans un centre d'attractions pour Pygmées. Elle se rappela aussi l'époque où la prison de Yourma s'appelait l'université parce qu'on y avait emmené les cinq cent douze étudiants que les balles avaient laissés en vie lors de la manifestation du 15 mars. Elle y était allée avec le petit frère de Bébé-Hollandais qui préparait son baccalauréat. Ils devaient être quatre ou cinq mille à la Maison du Combattant. Elle se rappela la dernière parole du petit frère de Bébé-Hollandais : « Quand ces choses-là se passent en Afrique du Sud, nous aboyons. Quand elles se passent chez

nous-mêmes, la radio nationale... » Il était tombé. Les balles qui avaient creusé son front devaient tuer Chaïdana.

Le taxi s'était arrêté, Chaïdana n'en bougea pas.

C'est ici madame, dit le chauffeur.

Oui, monsieur, c'est ici.